An VII
F-RC.L.7243
Case
FRC
16156

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. J. CHÉNIER.

THE NEWBERRY
LIBRARY

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. J. CHÉNIER,

DE L'INSTITUT NATIONAL,

A la CÉRÉMONIE funebre, célébrée au Champ de Mars le 20 prairial an VII de la République française,

EN l'honneur de nos MINISTRES plénipotentiaires assassinés par l'Autriche.

A PARIS,

Chez LARAN, galeries du Palais Égalité, nº. 245.

AN VII.

Citoyens,

Ces lieux que de grands souvenirs ont rendus célebres furent souvent témoins de nos solemnités triomphales : ils virent s'accumuler les nombreux trophées de la victoire ; ses emblêmes frappaient tous les yeux ; ses hymnes guerriers se faisaient entendre ; ils se mêlaient aux chants naïfs de la joie publique ; et bientôt, répétés au-delà même de nos frontieres, ils intimidaient jusques dans leurs camps les potentats ligués contre nous. Aujourd'hui quel aspect lugubre ! Les images de la mort nous environnent ; les chants funéraires sont inter-

rompus par un cri puissant de vengeance ; tous les fronts portent l'empreinte d'une douleur courageuse et républicaine ; le génie de la grande nation, les yeux fixés vers le ciel et l'avenir, s'enveloppe de son deuil majestueux ; les magistrats suprêmes à qui l'exécution des lois est confiée, les administrateurs et les juges ; le corps célebre chargé de veiller sur le dépôt des lumieres fondatrices et conservatrices de la liberté ; enfin, de tous les points de cette immense commune, les citoyens accourus en foule, baignent de pleurs ces vains cyprès, ces urnes vuides et stériles, tandis qu'exilés sur une rive étrangere, les débris généreux des ministres de la paix y déposent devant l'Europe contre un gouvernement assassin.

Bonnier ! Roberjeot ! victimes illustrées par la tyrannie homicide, aujourd'hui vos noms prennent place entre les noms augustes des martyrs de la cause des peuples. Tant

qu'il existera des républicains sur la terre ils béniront votre souvenir ; leur hommage reconnaissant vous suivra dans la route des siecles ; ils offriront pour modele à leurs fils et votre vie et votre mort. Dignes membres de cette mémorable Convention nationale dont le génie s'agrandissait avec le péril, dans son sein, hors de son sein, vous avez bravé, vous avez combattu comme elle tous les ennemis de la liberté. Exempts des bassesses de l'orgueil, des puérilités de l'ambition, vous avez chéri la patrie pour elle-même, par le sublime instinct des ames fortes et libérales ; vous lui avez consacré des vertus modestes, des talents utiles, des travaux pénibles, vos jours, vos veilles, toutes vos pensées, toutes vos facultés. Il vous restait un sacrifice à lui faire ; il manquait un crime à l'Autriche ; et tous les deux sont consommés.

L'Autriche ! A ce nom, citoyens, votre

juste indignation se souleve. Mais quelle était donc la pensée de ce cabinet ambitieux ? quelle iniquité commise envers lui, quel abus même de la victoire a pu donc irriter sa haine, et lui inspirer des attentats inconnus jusqu'à cette époque? Le courage et les prospérités de la France avaient long-temps étonné les nations de l'Europe : sa modération envers l'Autriche les surprit encore davantage. Sont-ils déja si loin de nous ces temps où la Belgique conquise, la Hollande délivrée du joug du stathoudérat, des succès multipliés et non interrompus sur les bords du Rhin, de la Sambre et de la Meuse, trois années de conquêtes et de triomphes, furent tout-à-coup surpassées par une seule campagne inouie dans les fastes mêmes des héros. Un homme, de ceux que la nature a faits grands par les talents et le caractere, s'élança du milieu des rangs ; rapide comme l'aigle des Alpes, il franchit les monts et

les fleuves. Animés par sa pensée féconde, pleins comme lui de la conscience de vaincre, les soldats français, toujours indomtables sous un chef digne de les conduire, parcoururent l'Italie en conquerants libérateurs. Tous les généraux de l'Autriche, essayés tour-à-tour, disparurent tour-à-tour avec leur vieille renommée ; six armées, successivement rassemblées pour arrêter l'effort du vainqueur, furent détruites comme ces faibles digues que brise une mer en courroux ; et, sur les débris de quelques trônes abattus, quelques peuples releverent les autels de leur immuable souveraineté. Cependant à Léoben, à Campo Formio, le besoin généreux d'arrêter l'effusion du sang humain l'emporta chez nos négociateurs sur des prétentions légitimées par une fortune constante, et même sur des réclamations sacrées. Il n'est pas d'homme libre dont le cœur n'ait accueilli les plaintes civiques du peuple vénitien : les égards pour

l'Autriche vaincue furent poussés jusqu'à l'indulgence; et nos ennemis ont eux-mêmes publié que, du moins pour l'empereur, le peuple français s'était montré aussi grand dans sa générosité que dans le cours prodigieux de ses victoires.

La loyauté française ne s'est pas démentie. Le congrès de Rastadt est formé; l'Europe y envoie de toutes parts ses plénipotentiaires pour achever le grand ouvrage de la paix continentale. Le peuple triomphateur y charge de ses intérêts Bonnier, Roberjeot, Jean Debry, tous trois honorés par la haine des tyrans et par l'estime des hommes libres, tous trois glorieusement cités parmi les fondateurs de cette belle et puissante république. Mais des trames coupables sont ourdies; une nouvelle coalition se forme contre la France; la discorde, sourdement excitée par l'Autriche, éclate avec furie, et ramene la destruction sur le continent de l'Europe. Un

ordre insolemment tyrannique accorde un seul jour à nos ministres pour quitter la ville de paix. Ah ! que ne l'avaient-ils déja quittée ! elle appartenait désormais au crime ; il venait d'y entrer avec le barbare régiment de Szeckler. C'était le 9 floréal : l'inflexible histoire n'oubliera pas cette époque sanglante. Nos ministres veulent la nuit même abandonner les murs de Rastadt : ils demandent une escorte ; elle leur est refusée. Mais ils ont résolu de partir ; ils partent. Ils allaient sortir de la ville : on les arrête long-temps ; les meurtriers n'étaient pas encore prêts. Coupable Autriche ! qu'étaient devenus tes pacificateurs, tes généraux, tes soldats ? Tu ne commandais plus qu'à des bourreaux. Les perfides ! C'est par un assassinat qu'ils ont commencé, qu'ils ont affermi la guerre renaissante : ils ont voulu placer entre eux et les Français, entre eux et l'espérance même des traités l'insurmontable barriere d'un for-

fait sans exemple ; et, dans la personne de nos infortunés ministres, ce n'est pas seulement une nation entiere, ce n'est pas seulement la liberté, c'est la foi publique, c'est l'humanité plaintive, c'est la paix qu'ils ont égorgées.

O souvenir affreux ! nuit impie ! Déja les plénipotentiaires français, accompagnés de leurs familles et du ministre ligurien, s'avançaient sur cette route fatale : les deux allées de peupliers dont elle est bordée épaississaient les ténebres : ici la Murg, enfermée dans un canal, roule ses ondes mélancoliques ; là des prairies sont terminées par un bois : de sombres nuages couvraient l'horizon ; le ciel, triste et sans clarté, se préparait à voiler des crimes ; un flambeau, jetant faiblement et par intervalle une lueur lugubre et solitaire, semblait éclairer un convoi funebre.

Tout-à-coup soixante hussards de Szeckler, embusqués le long du canal, s'élancent

le sabre nu, poussent des cris homicides, arrêtent les voitures, demandent à haute voix les ministres français. Il semblait que ces augustes fonctions, que ce nom sacré de pacificateurs devaient en imposer à leur furie : il devient le signal des assassinats. Jean Debry est frappé le premier ; arraché des bras de sa femme et de ses filles, pillé, couvert de sang et de coups, il tombe sans mouvement : la soif du pillage et du meurtre éloigne de lui les assassins : le sévere Bonnier reste sur la place, accablé de coups plus sûrs. Roberjeot le suit : son sang rejaillit sur sa tendre épouse : « Ma femme, s'écrie-t-il, « prends courage ». En laissant tomber ces mots il expire, les yeux tournés vers sa patrie. Les papiers, les effets de la légation française sont enlevés. Jean Debry, recueillant ses forces défaillantes, baignant la prairie du sang qui s'écoule de ses blessures, se traîne lentement vers le bois ; c'est

de là qu'à la clarté mourante du flambeau il voit de loin ses meurtriers; c'est de là qu'il entend leurs clameurs féroces mêlées aux sanglots déchirants de la veuve de son ami; c'est de là qu'il distingue les cris lamentables de sa propre épouse et de ses filles désespérées. Ses filles! elles redemandaient leur pere: « Il n'y a plus de pere », répondent les cannibales échauffés par la double ivresse du crime et des boissons qui les animaient au carnage. C'est dans ce bois qu'il passe, au milieu des douleurs cuisantes, des inquiétudes plus cruelles, des souvenirs récents et terribles, des périls toujours présents, les longs restes d'une exécrable nuit. Entendant roder près de lui quelques patrouilles autrichiennes, tantôt il se réfugie dans le creux d'un arbre, tantôt contre terre et dans l'épaisseur de la forêt. Enfin, aux premieres lueurs du jour naissant, redoutant de nouveaux meurtriers, il se détermine à retourner vers la ville:

glacé par le vent et la pluie, il sort de ce bois protecteur ; il repasse sur la route entre les deux allées de peupliers ; il y voit les cadavres nus de ses malheureux collegues : alors seulement il a pu leur adresser un dernier adieu qui n'était pas entendu. Deux hommes de la campagne, s'acheminant vers les remparts de la ville, reculent d'abord à l'aspect du sang qui souillait son visage et ses vêtements déchirés ; mais son nom, le haut caractere dont il est revêtu, le récit des périls qu'il vient de courir, touchent leur ame simple et naïve : ils n'étaient ni courtisans ni satellites de l'Autriche : ils le placent entre eux, ils soutiennent ses pas chancelants ; et bientôt, sanglant, défiguré, se traînant à peine, évitant avec soin les yeux ennemis, le plénipotentiaire de la grande nation rentre dans les murs de Rastadt, protégé par deux villageois dont les Autrichiens n'ont pas rougi de punir la pitié touchante.

Aidé par les torrents de pluie, il traverse sans être remarqué les différents postes : il arrive chez le comte de Goërts, ministre du roi de Prusse. Déja l'horrible nouvelle était répandue dans la ville ; déja le ministre ligurien et son frere ; déja Rosenstiel, secrétaire de la légation française, avaient appris au corps diplomatique les noirs attentats de l'Autriche ; déja les familles des plénipotentiaires français avaient été recueillies par les négociateurs restés au congrès. Ces hommes, vraiment dignes de représenter des puissances respectables, avaient fait éclater leur indignation ; et, depuis cette époque, ils en ont renouvelé le témoignage à la face de l'Europe dans une déclaration éloquente et courageuse. Le jour même, Jean Debry, sa famille, et la veuve inconsolable, et Rosenstiel, et les fideles liguriens s'éloignent de ce rivage flétri. On veut bien leur accorder une escorte. Quelle escorte ! c'étaient ces mêmes Szecklers, en-

core fatigués des meurtres de la nuit et cachant mal une joie homicide : mais auprès d'eux marchaient les hussards de Bade, guidés par leur brave commandant, et prêts ainsi que lui à repousser énergiquement toute violence. Les républicains arrivent aux bords du Rhin : ils passent le fleuve, apperçoivent le premier arbre de la liberté, touchent la rive française ; et, jetant sur l'autre rive un regard accusateur, prosternés, les yeux baignés de larmes, dans un recueillement muet et religieux, ils ont baisé la terre sacrée.

Victimes échappées à la barbarie autrichienne, victimes agrandies par le malheur, revoyez ces murs hospitaliers, contemplez cette enceinte auguste où vous environnent la tendresse et la vénération d'un peuple immense ; serrez-vous contre cet autel où viennent se presser autour de vous toutes les affections républicaines. Approchez, veuve

révérée, naguere, hélas ! épouse chérie ; et vous, qui êtes encore épouse ; et vous, jeunes filles, qui, sur la foi des meurtriers, n'espériez plus de répondre à la tendre voix d'un pere. Pour toi, Jean Debry, des trois pacificateurs il ne reste plus que toi : acheve seul les destinées qui les attendaient ; fournis une triple carriere civique ; revêts encore cette pourpre législative dont tu conservas toujours la pureté ; reprends ta place parmi les représentants du peuple français. Ta place ! elle est marquée près des noms sacrés de Bonnier, de Roberjeot, près de ces funebres chaises curules où siege encore leur souvenir, près de ces toges immobiles dont la muette éloquence réclame si haut la vengeance nationale et l'indignation de l'Europe. Ah ! sans doute ils ne se renouvelleront jamais ces temps d'opprobre où la royauté conspiratrice avait envoyé ses défenseurs jusques dans le sanctuaire de la liberté : mais si, désespérant

d'y introduire désormais des esclaves, la fureur de nos ennemis voulait y secouer de nouveau entre des républicains la torche impie de la discorde, alors, martyr vivant de la liberté de ton pays, éleve au milieu de tes collegues les hideux trophées de la maison d'Autriche; montre-leur tes vêtements déchirés et couverts de sang; découvre ton corps percé de coups ; que ces images les rallient dans une pensée commune, l'horreur des tyrans ; et que le saint amour de la patrie se rallume à l'aspect de tes cicatrices.

C'est vainement que l'Autriche effrayée, non de son forfait, mais de l'horreur qu'il inspire à toutes les nations de l'Europe, s'agite pour repousser loin d'elle l'ignominie dont le poids l'accable. Et sur qui prétend-elle la rejeter? Sur des villageois insurgés? Mensonge atroce, mais bien digne du despotisme qui se fait également un jeu de calomnier ou d'égorger les peuples. Sur ces fils dénaturés de la France

qui n'ont pu respirer un air libre? Certes ils sont bien coupables. Orgueilleux esclaves, ils se sont déclarés indignes de monter à l'égalité ; ils ont préféré une servitude mendiée chez l'étranger à leur part de la liberté natale et souveraine : appelés à l'héritage commun de gloire, ils se sont déshérités eux-mêmes : mais s'ils ont levé leurs bras parricides sur une mere délaissée par eux, s'ils ne sentent plus couler dans leurs veines quelques gouttes de sang français, ils ont pourtant le droit de démentir une atrocité qu'ils n'ont point commise, et le plus honteux supplice qui les attendait c'est de se voir accuser par l'Autriche des assassinats qu'elle a commandés. Eh quoi! n'est-ce donc pas la cour de Vienne qui, dans les commencements de la guerre, violant dès-lors les droits les plus saints des nations, traînait de cachots en cachots nos représentants, nos ministres, nos négociateurs, livrés par une trahison trop célebre? N'est-ce pas elle qui,

dans une circonstance plus récente, outrageait lâchement un ambassadeur dont l'aspect l'avait fait souvent pâlir à la tête de nos armées? N'est-ce pas elle enfin qui, sous les murs du Capitole déshonoré, secondant la théocratie expirante, faisait rejaillir le sang du brave Duphot sur le frere d'un chef renommé dont la vaste gloire épouvantait l'empereur au sein même de sa capitale? Ah! que l'exécrable maison d'Autriche soit foudroyée sous l'amas de tant de preuves! qu'elle reste isolée dans l'immensité de son crime! à moins qu'elle ne veuille le partager avec le gouvernement anglais; à moins qu'elle n'avoue sa lâche dépendance et son homicide vénalité; à moins qu'elle ne publie hautement l'alliance sacrilege de l'or et du crime; à moins qu'elle ne déclare au monde que, pour combattre la république française, l'Angleterre fournit des trésors et l'Autriche des assassins.

O guerre monstrueuse! ô honte! ô scan-

dale de cet âge philosophique ! ô coalition absurde de quelques tyrans célebres par leur démence ! L'Angleterre qui vante son esprit de liberté s'arme pour le despotisme ; le successeur de Mahomet, pour le rétablissement de la foi chrétienne ; un empereur de la religion grecque se déclare grand-maître d'un ordre catholique, et veut relever le trône pontifical ! L'Ottoman stupide marche sous les mêmes drapeaux avec ses irréconciliables ennemis ; il oublie ses flottes incendiées, ses cités populeuses détruites, noyées dans le sang par le Russe affamé de carnage, et l'ambition moscovite menaçant depuis près d'un siecle les murs bâtis par Constantin ! Devant les pavillons, sous l'étendard de ces peuplades abruties, sont ralliées deux puissances destructives, l'ignorance et la cruauté. Délices de l'Europe, amour de la Méditerranée, belle et malheureuse Italie, tes riants vallons ont vu se relever les croix sinistres, et les arbres

de la liberté sont tombés, couverts du sang de ses martyrs. Rome, un moment réveillée d'un assoupissement de vingt siecles, renaissait dans la pompe de ses comices : aujourd'hui, croyant voir encore se précipiter sur elle les hordes d'un nouvel Alaric, elle se réfugie dans ses catacombes avec ses dieux et ses héros; et, sur les rives classiques de la Grece, les tombes entr'ouvertes de Miltiade et d'Épaminondas se sont fermées d'indignation. Par-tout les préjugés enhardis tonnent, menacent et proscrivent; par-tout se forgent de nouveau les triples chaînes de la superstition, du despotisme, et de la gothique féodalité; par-tout s'organise la révolte ouverte de la vanité héréditaire contre l'éternelle majesté des peuples, du pouvoir absolu contre la vraie sociabilité, de la barbarie contre les lumieres, des bêtes féroces contre les hommes.

Et l'on s'est flatté de remettre impunément en question l'existence d'une république de

trente millions d'habitants ! et le peuple français ne romprait pas cette balance inégale où quelques furieux insensés, loin des périls de la guerre, et retranchés derriere un trône, veulent peser les destins du monde ! Il renoncerait à son immortelle entreprise ! il ne se regarderait plus comme responsable devant l'avenir des progrès de la raison universelle et du perfectionnement des sociétés civiles; comme stipulant, combattant pour lui-même et pour les peuples qu'il a délivrés; comme placé par son courage et par la force des choses aux avant-postes du genre humain ! La coalition nouvelle imprimerait aux esprits une marche honteusement rétrograde ! elle abaisserait à son niveau les hauteurs de la pensée humaine ! elle imposerait encore aux Bataves le joug d'un stathoudérat usurpateur ! Elle briserait sur les monts helvétiques la fleche invincible de Guillaume Tell ! elle écraserait à jamais l'Italie sous le sanglant far-

deau de l'empire et du sacerdoce ! Violant même le territoire sacré, s'avançant sur nos frontieres, pénétrant dans nos cités, elle viendrait punir... Vous frémissez, brave jeunesse ; vos cœurs, vos yeux, vos mains demandent des armes. Et qui de vous pourrait hésiter entre l'infamie et la gloire ? La gloire ! Elle est un besoin pour les Français. La gloire ! Elle embellit la vie, elle embellit la mort même ; et j'en atteste ici les illustres victimes que la patrie reconnaissante honore aujourd'hui de ses pleurs. Marchez donc : le danger poursuit le lâche dans ses foyers ; il fuit devant le brave qui s'avance. Marchez ; au fanatisme de la servitude opposez l'idolâtrie de la liberté ; à la croisade des préjugés celle des principes. Marchez : vous avez reçu le baiser maternel et la bénédiction du vieillard. Marchez : ceux que vous allez combattre sont ceux que vos freres ont vaincus dans les plaines de Fleurus et de Juliers, sur les col-

lines de Gemmapes, sur les ponts d'Arcole et de Lodi. Marchez : défendez les lumieres présentes et l'espoir lointain des générations futures. Marchez : réparez quelques malheurs, peut-être même quelques fautes. Que du Tibre aux ports du Texel la liberté soit raffermie ; que le rivage adriatique soit délivré du joug autrichien ; que la robuste Helvétie conserve en paix ses vertus rustiques et fieres ; que sur les bases d'un vrai système représentatif s'élevent des états respectables ; que l'utilité du lien qui nous unit avec eux nous soit garantie par leur force et par leur indépendance ; qu'ils soient pour nous des amis puissants, et non de faibles serviteurs ; et qu'avec l'égalité des hommes l'égalité des peuples soit proclamée.

Ministres des puissances étrangeres, ministres de bienveillance et d'amitié, vous qui, dans cette cérémonie funebre, venez apporter aux Français le tribut de vos larmes et de

vos généreuses consolations, c'est à vous qu'il appartient de relever l'olivier brisé : détachez ses rameaux sanglants ; mais conservez avec un soin religieux sa tige utile et féconde. Que replanté par vous dans une terre vigoureuse, rafraîchi d'une eau salutaire, échauffé des rayons d'un soleil pur, il reprenne et son éclat et sa hauteur ; et bientôt, réunies sous son ombre, puissent les nations de l'Europe bénir vos mains bienfaitrices et goûter ses fruits délicieux ! En attendant ce jour desirable, dites aux puissances qui vous ont envoyés vers nous l'horrible attentat de l'Autriche ; dites-leur notre indignation et la vôtre ; dites-leur que vous avez vu la grande nation dans le jour de sa douleur solemnelle ; mais ajoutez que cette douleur ne sera pas stérile. Si le nuage est épais et sombre c'est qu'il est grossi par la foudre. Pour nous, citoyens, que le souvenir de nos anciennes discordes, loin d'en préparer de nouvelles, nous

éclaire sur la route de l'avenir. Voulons-nous vaincre? soyons, restons unis; mais restons unis par la liberté. La république, ce gouvernement fondé sur deux grandes pensées, la souveraineté du peuple, et l'égalité des hommes entre eux, n'a pas son existence réelle dans le sol opulent de la France, dans ses cités industrieuses, dans les remparts qui l'environnent, dans les moissons qui l'enrichissent : la république existe par essence dans la masse des républicains. Sur les débris des systêmes imposteurs qu'élevent sans cesse l'ignorance et la perfidie, une simple vérité surnagera, c'est que la liberté ne peut être maintenue que par des hommes libres. Faisons donc enfin disparaître les soupçons injustes, les défiances exagérées; que le feu sacré ne brûle pas seulement sur cet autel; qu'il embrase encore les ames de tous les Français; que l'opinion publique, cette premiere puissance du monde, étudiée, révérée,

fortifiée dans l'intérieur de la France, s'élance tout armée à la tête de nos phalanges. Alors pâlira la fortune passagere de nos ennemis; alors renaîtra plus fort et plus invincible l'ascendant des armées françaises; alors ces monstres féroces qu'ont vomis les déserts glacés du septentrion resteront dévorés par les champs plus heureux qu'ils avaient voulu conquérir; alors Bonnier, Roberjeot, et tous les martyrs, hélas! trop nombreux de la liberté nationale, souriront du fond de la tombe aux nouveaux triomphes de leur république. Déja commencent à se réaliser ces hautes espérances; une partie des Szecklers est tombée; la justice et la guerre nous doivent leurs débris. Ce général assassin qui, tout couvert du sang de nos pacificateurs, osait rêver sa gloire future, maintenant, descendu dans l'ignominie, est déja poursuivi par les convulsions du crime. Ce n'est point assez pour l'Autriche coupable, ni pour la république outragée.

Quelques mois s'écouleront à peine, et nous reviendrons dans cette enceinte ; nous y célébrerons encore la fête, mais non plus la fête du deuil ; les hymnes de la victoire succéderont aux chants du tombeau ; de jeunes lauriers remplaceront ces cyprès lugubres ; de brillants trophées ces urnes funebres ; à la place de cette pyramide sépulcrale, un monument de triomphe s'élevera pour les siecles ; au lieu des expressions de la tristesse et de la vengeance on y lira cette inscription consolante pour les peuples, instructive pour les monarques : LA MAISON D'AUTRICHE FIT ASSASSINER LES MINISTRES DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE AU CONGRÈS DE RASTADT ; LA MAISON D'AUTRICHE NE PESE PLUS SUR L'HUMANITÉ.

FIN.

114